Grand Orient, dans certains pays étrangers : *La* GRANDE LOGE *de Londres.*

— Mus. *Grand jeu*, Combinaison des jeux principaux de l'orgue.

— Mamm. *Grande bête*, Nom vulgaire du tapir. || *Grand cachalot*, Nom vulgaire du cachalot à grosse tête.

— Ornith. *Grand aigle de mer*, Nom vulgaire d'une espèce de faucon. || *Grande barge*, Nom vulgaire de la barge à queue noire. || *Grand beffroi*, Nom vulgaire d'une espèce de fourmilier. || *Grande chevêche*, Nom vulgaire de la chouette à courtes oreilles. || *Grand duc*, Nom vulgaire d'une espèce de chouette. || *Grand gosier* ou *gouzier*, Nom vulgaire de l'argala et du pélican blanc. || *Grand grimpereau*, Nom vulgaire de la sittelle et du pic varié. || *Grande grive*, Nom vulgaire de la draine. || *Grande langue*, Nom vulgaire du torcol commun. || *Grande linotte des vignes*, Nom vulgaire de la linotte ordinaire. || *Grand merle de montagne*, Merle à plastron. || *Grand montain*, Nom vulgaire de la fringille de Laponie. || *Grand moutardier*, Martinet des murailles. || *Grand pingouin*, Nom vulgaire du pingouin à courtes ailes. || *Grand pouillot*, Nom vulgaire de la sylvie à poitrine jaune. || *Grand rouge-queue*, Merle de roche. || *Grands voiliers*, Nom donné aux oiseaux de mer à très-longues ailes.

— Ichthyol. *Grande écaille*, Nom vulgaire du chétodon à grandes écailles. || *Grand merlus*, Nom vulgaire d'un poisson du genre gade. || *Grand œil*, Nom vulgaire d'une espèce de spare. || *Grande oreille*, Nom vulgaire du germon, espèce du genre scombre.

— Entom. *Grand diable*, Nom vulgaire d'une espèce de cigale.

— Bot. *Grande aristoloche*, Nom vulgaire de l'aristoloche siphon. || *Grand balai*, Nom vulgaire d'une espèce de sida. || *Grand baume*, Nom vulgaire de la tanaisie et du poivrier nandhi. || *Grand baumier*, Nom vulgaire du peuplier noir et du peuplier baumier. || *Grand beccabunga*, Nom vulgaire de la véronique beccabunga. || *Grande berce*, Nom vulgaire de la berce branc-ursine. || *Grand bluet*, Centaurée des montagnes. || *Grande centaurée*, Nom vulgaire de la centaurée officinale. || *Grande chélidoine*, Nom de la chélidoine commune. || *Grande ciguë*, Nom vulgaire de la ciguë maculée. || *Grande consoude*, Nom vulgaire de la consoude officinale. || *Grande donne*, Nom vulgaire d'une renoncule. || *Grande éclaire*, Nom vulgaire de la chélidoine commune. || *Grand frêne*, Nom vulgaire du frêne élevé ou frêne commun. || *Grande flambe*, Nom vulgaire de l'iris germanique. || *Grande gentiane*, Nom vulgaire de la gentiane à fleurs jaunes. || *Grand jonc*, Nom vulgaire du roseau à quenouilles et des massettes. || *Grand liseron*, Nom vulgaire du liseron des haies. || *Grande marjolaine*, Nom vulgaire de l'origan commun. || *Grande marguerite*, Nom vulgaire du chrysanthème des prés. || *Grande mavève*, Nom vulgaire de la potalie amère, à Cayenne. || *Crand monarque*, Belle variété de narcisse. || *Grand mouron*, Nom vulgaire du séneçon commun. || *Grand œil-de-bœuf*, Adonide printanière. || *Grande oreille-de-rat*, Nom vulgaire de l'épervière auricule. || *Grand panaco*, Nom vulgaire du sophora écarlate, à Cayenne. || *Grand pardon*, Nom vulgaire du houx et du fragon. || *Grande perce*, altération de *grande berce*, Nom de la berce branc-ursine. || *Grande pervenche*, Pervenche commune. || *Grande pimprenelle*, Nom vulgaire de la sanguisorbe officinale. || *Grande pimprenelle d'Afrique*, Nom vulgaire du mélianthe majeur. || *Grand pin*, Nom vulgaire du pin de Tartarie. || *Grand plantain*, Espèce de plantain. || *Grand raifort*, Nom vulgaire du cochléaria ou cranson de Bretagne. || *Grand séneçon d'Afrique*, Nom vulgaire de l'arctotide laciniée. || *Grand soleil*, Nom vulgaire de l'hélianthe annuel. || *Grand soleil d'or*, Nom vulgaire du narcisse tazetta. || *Grande valériane*, Nom vulgaire de la valériane officinale.

— Substantiv. Dans les maisons d'éducation, Elève relativement âgé : *La cour des* GRANDS. *On ne doit pas mêler les petits et les* GRANDS. || En général, Personne avancée en âge; le féminin est peu usité : *Racontez des fables, flattez, amusez,* GRANDS *et petits courent après vous.* (Fén.)

— s. m. Haut personnage, homme qui occupe une grande position sociale : *O* GRANDS, *celui qui bâtit des espérances sur la foi de votre sourire ressemble au matelot ivre au haut d'un mât, prêt au moindre souffle à tomber dans les fatals abîmes de l'Océan.* (Shakspeare.) *Dormez votre sommeil,* GRANDS *de la terre.* (Boss.) *Les* GRANDS *ne sont grands que parce que nous sommes à genoux; levons-nous!* (Vergniaud.) *La haine entre les* GRANDS *se calme rarement.* (Corneille.)

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des *grands!*
LA FONTAINE.

Les *grands* pour la plupart sont masques de théâtre,
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
LA FONTAINE.

Je connais trop les *grands*, dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis!
VOLTAIRE.

La cour a sifflé tes talents,
Paris applaudit tes merveilles.
Grétry, les oreilles des *grands*
Sont souvent de grandes oreilles.
VOLTAIRE.

Tous les discours sont des sottises
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seraient paroles exquises
Si c'était un *grand* qui parlât.
MOLIÈRE.

— Titre que l'on donne, en Espagne, à certains nobles privilégiés : *Les* GRANDS *d'Espagne restent couverts devant le roi.* || S'emploie quelquefois au féminin, pour désigner les femmes nobles qui ont les mêmes priviléges : *La comtesse de Noailles était* GRANDE *d'Espagne.* (Complém. de l'Acad.)

— Ce qui est noble, élevé ou très-important : *Il y a cinq sources du* GRAND : *l'élévation d'esprit, le pathétique, les figures, la noblesse de l'expression, la composition et l'arrangement des paroles.* (Boil.)

On ne va point au *grand* si l'on n'est intrépide.
GRESSET.

— Fam. Grand luxe, grande dépense : *Aimer le* GRAND. *Donner dans le* GRAND.

— Mar. *Grand de l'eau*, Plus haut point de la marée, dans le courant du même mois.

— Loc. adv. *En grand*, En grandeur naturelle ou plus que naturelle : *Se faire peindre* EN GRAND. *Des animaux microscopiques représentés* EN GRAND. || Sur une vaste échelle, dans de vastes proportions : *Culture* EN GRAND. *On veut que l'univers ne soit* EN GRAND *que ce qu'une montre est en petit.* (Fonten.) || Sans entrer dans le détail, sans examiner de trop près : *Il faut voir les choses* EN GRAND. *Les grands hommes ne doivent être vus qu'*EN GRAND. (Clém. XIV.)

— s. f. Techn. Nom donné, dans les sucreries coloniales, à la première des cinq chaudières qui composent un équipage.

— Rem. L'*e* muet du féminin *grande* s'élide devant un certain nombre de substantifs féminins commençant par une consonne : *A grand' peine, faire grand' chère, c'est grand' pitié, grand' mère, grand' messe*, etc. Dans les locutions consacrées où se fait cette élision, *grand'* reste invariable pour le nombre : les *grand'mères*, les *grand'messes*. Voici la remarque judicieuse que cette anomalie a inspirée à Génin : « Signalons, en passant, l'absurdité d'écrire avec une apostrophe *grand'-route, grand'messe*, etc., comme s'il y avait une élision de l'*e* sur une consonne. Cet *e* n'a jamais existé. Tout adjectif était invariable pour le genre, venant d'un adjectif latin en *is*, et n'ayant, par conséquent, qu'une seule terminaison pour le masculin et pour le féminin. De là vient que *mortel, royal, grand*, etc. n'avaient qu'une forme pour les deux genres : c'est qu'ils dérivent de *mortalis, regalis, grandis.* »

Cette observation est justifiée par l'exemple d'écrivains anciens, suivi par quelques modernes : *La* GRAND *faveur.* (St-Gelais.) *Les* GRANDS *mers.* (Cl. Marot.) *C'est pour vous dire que nous sommes en* GRAND *misère, l'orphelin et moi.* (Ch. Nod.)

S'enrichir de bonne heure est une *grand* sagesse;
Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse.
REGNARD.

Ces locutions sont aujourd'hui condamnées par l'usage. On remarquera toutefois que l'adjectif *grand* a conservé son ancienne forme féminine dans mère *grand*.

— **Syn. Grand, ample, spacieux, vaste.** V. AMPLE.

— **Grand, considérable, important**, etc. V. CONSIDÉRABLE.

— **Grand homme, héros.** Le *grand homme* se distingue par toutes sortes de qualités extraordinaires; il a une haute capacité, une vaste prévoyance, il conçoit de grands desseins, il fait de grandes choses. Le *héros* se distingue surtout par le courage, et, le plus souvent, par le courage militaire; il remporte de grandes victoires, ou il se couvre de gloire par des faits d'armes dignes d'admiration. Il y avait aussi de l'héroïsme chez les martyrs, et leur courage ne consistait pas à combattre, mais à souffrir noblement pour une grande cause.

— **Antonymes.** Exigu, mesquin, minime, petit, infinitésimal ou infinitésime, médiocre, moyen.

Grand Albert (LE), recueil de préceptes médicaux et de recettes empiriques extraits ou traduits des livres attribués à Albert le Grand, et principalement du traité *De secretis mulierum, de virtutibus herbarum, lapidum, quorumdam animalium aliorumque.* Ce livre est plutôt d'un des disciples d'Albert le Grand, Henri de Saxe, et c'est sous ce nom qu'on le trouve dans certains catalogues; mais la vogue du maître était telle, qu'on lui rapportait même les œuvres de ses élèves. On ne peut considérer cette compilation du *Grand Albert* comme une traduction exacte du traité latin; il s'en est fait pourtant des éditions et des réimpressions nombreuses. Au XIVe et au XVe siècle, le renom de magicien, d'alchimiste, de sorcier, inséparable du renom de savant en ces temps d'ignorance, et que, d'ailleurs, Albert le Grand s'était presque légitimement acquis par ses travaux hermétiques, ajoutait encore à la valeur de ces prescriptions et de ces recettes. L'état peu avancé des connaissances en chimie, en histoire naturelle et en thérapeutique faisait attribuer aux herbes, aux pierres, aux animaux des vertus curatives on ne peut plus singulières. A côté de recettes banales, on en trouve, dans le *Grand Albert*, de surprenantes. On ne peut plus aujourd'hui prêter grande attention à la partie technique, médicale et chirurgicale, qui forme le premier traité : *De secretis mulierum;* ce n'est qu'une lecture de curiosité, et c'est à ce livre qu'Albert a dû de passer pour avoir rempli l'office d'accoucheur. On y trouve, en effet, des théories sur la génération et les accouchements, des préceptes de pratique qui dénotent des études spéciales; mais on pourrait y relever aussi bien d'inconcevables étrangetés et des superstitions incroyables. Le mélange de l'astrologie et de la médecine y est opéré à de très-hautes doses. La curiosité trouve plus encore à se satisfaire dans les *Secrets des vertus des herbes et des pierres.* C'est là que l'on apprend qu'avec un fer aimanté on peut découvrir la chasteté des femmes; que l'onyx suscite des fantaisies terribles, des humeurs noires; que la pierre appelée *feripendanus* (?) brûle les mains au simple toucher, et que la topaze, jetée dans un vase d'eau bouillante, fait écouler l'eau par les pores. Comment de pareilles rêveries peuvent-elles avoir été mises sur le compte de ce savant professeur, Albert le Grand? Et les propriétés des animaux? les vertus des pattes de lièvre, du sang de chameau, de la langue du phoque, de la peau du lion, du cœur de la belette? Les compilateurs de ces niaiseries ont certainement montré quelque imagination; mais, comme il était facile au lecteur de s'apercevoir que ces propriétés sont entièrement imaginaires, ils ont montré aussi quel fonds on peut faire sur la crédulité publique.

La réimpression du *Grand Albert*, en latin, au XVIIIe siècle (Amsterdam, 1760), témoigne de la curiosité qu'inspirent encore ces sortes de livres. On y a ajouté un traité de Michel Scott qui le complète, *De secretis naturæ*, et qui traite principalement de la génération et de la physionomie. La vogue du *Grand Albert* fut telle pendant trois siècles, qu'elle engagea des éditeurs à compiler un *Petit Albert*, qui n'est qu'un livre de magie populaire; on le vend surtout dans les foires.

Grand vaurien (LE) [*El gran Tacaño*], roman espagnol de Quevedo-Villegas (XVIIe siècle), un des chefs-d'œuvre du genre picaresque. Un monde étrange circule dans cette singulière composition : étudiants en guenilles, valets fripons, spadassins, chevaliers d'industrie, mendiants, filous, pages, nonnes, comédiens et comédiennes, poëtes affamés, savants licenciés à figures de parchemin, tous ces personnages, fort réels, que Quevedo a pu coudoyer dans les universités d'Alcala et de Salamanque, dans les bouges de Madrid ou de Séville, semblent être un produit de l'imagination; la fantaisie se meut à l'aise dans un tel milieu.

Le héros du roman, don Pablo, est de la race incorrigible des vagabonds, nés pour la paresse et les tours pendables, mais jouissant d'une imagination endiablée. Quevedo a appelé son œuvre, dans le sous-titre : *Exemple de vagabonds et miroir des tacaños.* Le mot *tacaño* a un sens particulier de fourberie et de scélératesse. Merlin Coccaie a latinisé le mot, à propos des méfaits de Cingar :

Cingar id advertens non restat more tacagni.

Et il explique en note : *Tacagnus fuit homo sceleratissimus omnium.* C'est aux exploits d'un pareil garnement que veut nous intéresser Quevedo. Le père de don Pablo est barbier dans un village, « tondeur de joues et tailleur de barbes. » Pendant qu'il lave la figure du client dans le plat de faïence ébréché, un de ses fils, gamin de sept ans, retourne les poches du malheureux. La mère « raccommode les jeunes filles et ressuscite les cheveux. » Son père lui dit carrément : « Fais-toi voleur. On ne peut vivre sans voler, en ce bas monde. Voler, ce n'est pas une profession manuelle, c'est un art libéral. Pourquoi crois-tu que les alguazils et les alcades nous détestent si fort? C'est parce qu'ils veulent voler tout seuls : jalousie de métier. » Cependant, on met le petit Pablo à l'école; puis, il accompagne, en qualité de page, un jeune gentilhomme, don Diego, que sa famille s'est déterminée à placer en *pupillage* chez un licencié fort renommé. Là se trouve une des peintures les plus achevées de Quevedo, le portrait du licencié Cabra, et le récit de la vie que l'on mène dans cette maison de la faim. Ces peintures, poussées à l'extrême, sont jolies. Leur mauvais côté, c'est qu'elles livraient au ridicule un excellent homme encore vivant, le licencié Cabreriza, de Ségovie. « Il eût pu être plus courtois et moins ingrat, » disait-il de Quevedo, dont il ne pouvait entendre prononcer le nom depuis la publication de cette histoire. Mais Quevedo agit toujours avec la même cruauté vis-à-vis de ceux qui lui déplaisaient.

En poursuivant la lecture de cet amusant ouvrage, vrai miroir où viennent se refléter les types les plus variés, on retrouve don Diego et son page en route pour l'université d'Alcala. La *venta de Viveros*, qu'ils rencontrent sur leur chemin, est hantée par des étudiants de trentième année, des spadassins et des filles. Les étudiants feignent de reconnaître le gentilhomme, les spadassins font la courbette, les filles lancent des œillades à lui brûler l'âme. Tout se conclut par un excellent dîner, que don Diego reste seul à payer, les autres ayant décampé durant la nuit. Pendant que le vaurien et le gentilhomme sont à l'université, l'un comme maître, l'autre comme valet, ce qui fournit à Quevedo l'occasion de peintures fort vives, bien des malheurs arrivent à la famille de don Pablo. Son père est pendu. Sa mère, surprise à déterrer les morts, a été condamnée au feu; on a trouvé sa chambre plus pleine qu'une chapelle à miracles de squelettes, de bras, de jambes et de têtes. Un sien oncle, bourreau du lieu, lui garde 400 ducats, provenant de l'héritage paternel; et même le sonde afin de savoir s'il veut lui succéder. Le vaurien aime mieux aller à la cour; avec sa petite mise de fonds, il entre dans une association de filous, coupeurs de bourses, souteneurs de filles, capitans de comédie; il fait fait même partie d'une troupe de saltimbanques ambulants, et l'on doit à cette aventure un curieux chapitre sur les commencements du théâtre espagnol. Jeté en prison, puis relâché, il finit par s'embarquer pour les Indes.

Quevedo a répandu à pleines mains, dans ce livre, tout le sel, toute l'amertume dont ses écrits débordent. Esprit fin, recherché, observateur profond, il fait haïr l'homme; il prend plaisir à ne peindre que les mauvais instincts. Où il pourrait être plaisant, il est cruel, âcre; la société, ses distinctions, ses classes sont toujours bafouées chez lui. Mais il a tant d'esprit, ses mots à emporte-pièce sont si vivement décochés, ses peintures sont si vives, qu'on le lira toujours avec plaisir. La *Historia y vida del gran Tacaño* parut pour la première fois en 1626; elle a été traduite plusieurs fois en français : par de La Genest (1641); par un anonyme, sous le titre de *Le fin matois, histoire du grand Tacaño, autrement dit Buscon* (La Haye, 1776). M. Germond de Lavigne s'est contenté d'imiter Quevedo, sans le traduire : *Histoire de don Pablo de Ségovie* (1843, 1 vol. illustré). Il a eu l'idée assez bizarre de mêler au *Gran Tacaño* des fragments d'un autre ouvrage, *La fortuna con seso*, dont il a fait un prologue et un épilogue. Son roman ne manque pas de mérite.

Grand œuvre (LE) ou **Entretiens sous un châtaignier**, dialogues philosophiques publiés, en 1866, par M. Victor Cherbuliez. L'auteur a voulu passer en revue les différentes solutions qui ont été données de la fin des sociétés humaines, discuter le fort et le faible de chacune d'elles et les embrasser toutes ensemble dans une conclusion optimiste issue du syncrétisme hégélien. Pour ce faire, il a choisi trois interlocuteurs, dont chacun représente un des trois principes qu'on peut assigner comme moteurs au train des choses d'ici-bas : la Providence, le hasard, la nécessité. Or, chacun des interlocuteurs plaide si bien sa cause, possède un arsenal de preuves si bien fourni, démontre la légitimité de sa doctrine par de si bons arguments, que l'auteur semble embarrassé de choisir et que sa conclusion paraît beaucoup moins celle d'un hégélien optimiste que celle d'un sceptique d'un naturel bienveillant. « L'auteur, d'après M. Emile Montégut, ne s'est embarrassé dans ses conclusions que parce qu'il n'a qu'une foi pleine de doutes aux doctrines qu'il déclare siennes, et son titre le dit assez clairement pour qui sait bien le lire : le *Grand œuvre!* Le *Grand œuvre!* mais n'est-ce pas le nom que les alchimistes du moyen âge donnaient à la transmutation chimérique qu'ils poursuivaient, et n'y a-t-il pas une ironie cachée dans ce titre, qui assimile la doctrine du progrès à la pierre philosophale? » L'auteur, en effet, voudrait croire au progrès, mais il ne peut parvenir à constater, dans ce remuement perpétuel de l'humanité, qui nous fait croire à une marche en avant, qu'un perpétuel déplacement de forces. L'inexorable nature nous fait payer chacun de nos gains par une perte, et tient la balance des biens et des maux avec le même équilibre dans la vie des sociétés que dans la vie des individus. Telle est au fond la doctrine de M. Cherbuliez, avec cette modification importante : il est vrai que ce que nous nommons progrès n'est qu'une série de déplacements; mais, comme ces déplacements s'opèrent sur une surface de plus en plus étendue, on peut affirmer que le progrès existe, puisque chacune des évolutions de l'humanité exige, pour se développer, une circonférence toujours plus vaste.

Grandes questions (LES), par Emile Hannotin (Paris, 1867, un fort vol. in-8o). Cet important ouvrage se divise en quatre parties : 1o *Notions générales;* 2o *Dieu et l'homme;* 3o la *Création et la fin de l'homme;* 4o la *Morale.* Les grandes questions qui y sont examinées sont au nombre de cinquante-deux; il y en a dix dans la première partie, seize dans la seconde, treize dans la troisième et treize dans la quatrième. En voici quelques-unes : Est-il raisonnable de chercher à connaître la nature divine? L'univers est-il éternel, de telle sorte qu'il coexiste avec Dieu? Quelle est la substance des êtres? L'intelligence, l'âme, la nature spirituelle constitue-t-elle un moteur se mouvant lui-même avec activité, ou bien existe-t-elle à l'état immobile? Quelle est la nature de Dieu? Le désir, la volonté et l'amour existent-ils dans la nature divine, ou sont-ils des facultés qui émanent de son être? Distingue-t-on en Dieu plusieurs personnes dans un même être? Quelle est l'origine de la matière? Quelle est l'essence de la matière? Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que l'animal? Quelle est la loi, quel est l'ordre providentiel, ou bien n'y aurait-il aucune loi, aucun ordre, c'est-à-dire point de gouvernement du monde par Dieu? Le plan universel de la création, dans lequel la douleur entre pour une si large part, peut-il se justifier devant la raison et la conscience? Quelle est l'origine et la fin du mal? Distingue-t-on en morale un devoir supérieur à tous les autres, qui les embrasse tous et nous oblige? L'homme s'égare-t-il en prenant pour fin le bonheur? etc., etc. M. Hannotin procède, dans l'examen de ces questions, à la manière des scolastiques : il commence par donner sa solution, puis il expose les objections qu'elle a soulevées ou qu'elle peut soulever, objections qu'il puise généralement dans les ouvrages et les systèmes contemporains; puis il développe les réponses qu'on peut, selon lui, faire à ces objections.

Les idées maîtresses de M. Hannotin sont : que l'intelligence seule constitue la substance divine et la substance humaine, et, en général, toute véritable substance; que l'intelligence engendre le désir, la volonté, la force; que la force est l'essence de la matière; que l'intelligence divine est le moteur immobile du monde; que l'intelligence humaine, l'âme humaine est, elle aussi, caractérisée par l'immobilité et la faculté de mouvoir, en un mot, qu'elle est le moteur immobile du corps; que l'intelligence humaine, comme l'intelligence divine, est en réalité partout, bien que les forces et les volontés qu'elle engendre soient localisées; que l'univers n'est pas coéternel à Dieu; que la fin de l'homme, le souverain bien, n'est ni le bonheur ni l'amour, mais la possession de la vérité; que tous les hommes sont appelés, dans la vie future, à l'égalité et à l'unité intellectuelles, égalité et unité finales, qui ne détruisent nullement les diversités et inégalités de mérite et de récompenses; qu'il faut revenir, en métaphysique et en morale, aux doctrines de Platon et d'Aristote, en repoussant cette erreur capitale de la philosophie ancienne, que la matière est éternelle et existe par elle-même; qu'il faut revenir, en religion, à l'enseignement de Jésus, dénaturé déjà par saint Paul et par saint Jean, davantage, plus tard, par les théologiens.

Nous remarquons que M. Hannotin se prononce avec force et à plusieurs reprises contre la prescience divine. « Quant à la prescience, d'abord je la nie pour les causes libres, parce que par là on établit le fatalisme; d'autre part, je nie encore que Dieu ait toujours voulu ce qui est, parce que la volonté est engendrée, qu'elle se développe en Dieu successivement. Cependant, dira-t-on, la puissance divine est infinie. Nullement; je n'accorde pas cela, car elle est engendrée, car elle est limitée par la raison qui, seule, est infinie. Il y a là un de ces préjugés qu'il sera difficile de déraciner. Sans doute la puissance divine est illimitée, en ce sens qu'elle peut toujours s'accroître; mais elle est nécessairement réglée, bornée par l'intelligence et ne la contredit jamais. Gardez-vous d'élever la puissance à la hauteur de la Vérité, qui seule est infiniment parfaite, et c'est précisément la faute sans cesse commise par nos adversaires. En exaltant ainsi la puissance éternelle, ils portent atteinte à la majesté divine, qui réside essentiellement dans la Vérité, maîtresse du pouvoir engendré et serviteur de qui l'engendre. Exaltez donc l'intelligence au-dessus de tout, voilà le devoir; seule, elle est Dieu; le reste lui est subordonné. »

Grandes dames (NOS), roman en quatre parties, par M. Arsène Houssaye (1868, 4 vol. in-8o). Les titres des quatre parties sont : *Monsieur don Juan, Madame Vénus*, la *Dame de cœur* et les *Pécheresses blondes.* La conclusion de l'ouvrage, qui forme un tout et dont les épisodes sont reliés par une action commune, se trouve dans une cinquième partie, la *Maîtresse anonyme* ou *Une tragédie à Ems.* L'auteur prétend avoir peint les mœurs du grand monde sous le second Empire; tant pis pour ce grand monde-là! « Beaucoup de celles, dit-il, qui, en ces derniers temps, ont eu leur quart d'heure d'amour coupable se retrouveront en cet ouvrage. Combien qui liront avec un battement de cœur une page de leur passé tout vivant encore! » Voilà de la haute indiscrétion. Pour le fond, ce sont des histoires d'alcôve à la Crébillon, moins les mouches et les paniers; mais, si ses personnages ne portent plus ces vieux atours, M. A. Houssaye en a gardé la mode dans son style. Et quelles mœurs! on se prend, on se quitte : bonjour, bonsoir; les illusions tombent comme des châteaux de cartes, tout est fini, on ne se connaît même plus. Le héros, Octave de Parisis, est un don Juan irrésistible; à proprement parler, il ne fait pas de victimes, tant les femmes mettent de complaisance à se laisser séduire par lui et à se consoler de son abandon avec d'autres. Ce nouveau Faublas traverse les quatre volumes sans broncher, toujours sûr de lui et avec le même sourire aux lèvres. S'il trébuche à la fin, c'est qu'il commet la faute d'aimer à son tour. Trop d'eau de verveine et d'eau de Lubin; trop de pommade et de faux cheveux dans ces récits.

Grands capitaines étrangers (VIES DES), par Brantôme. V. CAPITAINE.

Grand'mère ou les **Trois amours** (LA), comédie en trois actes, en prose, de Scribe (Gymnase, 14 mars 1840). La donnée de cette pièce est invraisemblable. Mme de Chavannes, la grand'mère, assez jolie encore pour avoir l'air, suivant l'expression de Th. Gautier, d'une rose conservée dans la neige, veut mettre à l'épreuve un jeune marin, fiancé d'Adeline, sa petite-fille. A force de coqueterie, elle réussit presque à se faire aimer du jeune homme et tout à fait à exaspérer un vieil amoureux, le général de Bresson, qui, depuis vingt ans, veut devenir son époux. Un soupir qui s'exhale du cœur d'Adeline prouve à la grand'mère que, malgré son âge, elle a joué un jeu dangereux... pour les autres. Alors, nouvelle Pénélope, elle s'empresse de détruire son ouvrage, se calomniant à plaisir, en se métamorphosant en vieille dévote, joueuse et bavarde. Amédée ouvre les yeux, s'enflamme pour les seize ans d'Adeline, et Mme de Chavannes, en les mariant, se félicite d'avoir si bien réussi. Une anecdote se rattache à cette comédie, qui n'est qu'agréable. A cette époque, Mlle Mars, sur son déclin, s'obstinait à vouloir jouer les rôles d'ingénue; Scribe paria qu'il arriverait à la décider à jour les duègnes, et c'est dans ce but qu'il imagina cette grand'mère assez jolie pour que le futur d'une jeune fille en tombe amoureux; la pilule était admirablement dorée. Sa comédie faite, il se hâta de la lire à la célèbre actrice, qui la trouva charmante. « Vous comprenez, lui dit-il, quel rôle je vous destine? — Certainement, répondit Mlle Mars; mais qui allez-vous prendre pour jouer la grand'mère? » Scribe avait perdu la gageure, et il porta sa pièce au Gymnase.

Grand prix (LE) ou le **Voyage à frais communs**, opéra-comique en trois actes, paroles de Gabriel et Masson, musique d'Adolphe Adam, représenté à l'Opéra-Comique le 9 juillet 1831. La pièce est une comédie assez spirituelle. Un jeune musicien brûle du désir d'aller à Rome, car il aime la fille du directeur de l'Ecole française des beaux-arts. Il concourt pour le prix de l'Institut et échoue. Un peintre de ses amis, plus heureux que lui, part pour la ville éternelle, mais suggère au musicien l'idée de voyager à frais communs avec un individu qui est attendu à Rome pour s'y marier. Après plusieurs aventures assez amusantes dans une auberge des Alpes, nos amis découvrent que le compagnon de voyage va épouser justement la jeune personne dont le musicien est amoureux. On le devance, et, au moyen d'un quiproquo, le directeur de l'Ecole est amené à consentir à l'union des deux jeunes gens. La musique de cet ouvrage est écrite avec facilité. L'instrumentation est habile et pleine d'effets agréables; mais c'est de la musique sans caractère, sans idées saillantes. Le trio pour voix d'hommes : *Comment un tableau de bataille*, est bien traité; nous citerons aussi les jolis couplets : *Je n'étais encore que fillette*, et la prière à deux voix : *Douce madone*, qui est un nocturne gracieux.

Grande-duchesse (LA), opéra en quatre actes, paroles de Mélesville et Merville, musique de Carafa, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 16 novembre 1835. Le sujet du poëme a été emprunté à une nouvelle de Frédéric Soulié. Il s'agit d'un mariage odieux, d'un évanouissement léthargique, de funérailles et d'une heureuse résurrection. On voit que Carafa n'a pas eu de chance dans le choix de ses livrets. Au contact de la légende allemande, la muse du compositeur s'est évanouie, mais ne s'est jamais réveillée depuis. Et, cependant, malgré les dédains d'une critique aveugle, injuste et partiale, la musique de ce dernier opéra de Carafa n'était pas dénuée de beauté, de grâce et de caractère dramatique. Si Carafa avait imité Rossini, et fait servir les plus beaux fragments de ses opéras tombés à de nouveaux poëmes plus heureusement composés, nous aurions pu entendre avec plaisir deux beaux duos de la *Grande-duchesse*, la prière : *Vierge Marie*, et une belle marche funèbre, dans laquelle on a signalé des effets alors nouveaux, qui auraient été imités ou reproduits, sans intention de plagiat d'ailleurs, par M. Verdi, dans son *Miséréré* du *Trovatore*.

Grande-duchesse de Gérolstein (LA), opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux, paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Jacques Offenbach, représenté aux Variétés le 12 avril 1867. Cette pièce a obtenu un succès européen. Il semble que c'est ce genre grotesque, absurde, cette dérision de toutes les sommités sociales, cette parodie à outrance, qui va même jusqu'à caricaturer l'art, le chant et l'instrumentation, qui soit l'objet exclusif de la faveur publique. Ces farces attirent non-seulement les spectateurs vulgaires, mais toutes les classes de la société. Les rois, les empereurs, les princes et les vraies princesses, les héritières des plus beaux noms, les femmes réputées pleines de distinction et de délicatesse, se sont passé la fantaisie d'assister aux représentations de la *Grande-duchesse de Gérolstein*, et n'ont pas dissimulé leur enthousiasme. C'était à l'époque de l'Exposition universelle. Le succès de cette pièce tint du délire. Nous ne pouvons en donner qu'une courte analyse, car le jeu de la scène, les excentricités des acteurs et les hardiesses des actrices ont formé la pièce elle-même bien plus que l'invention du scénario. Cependant, le voici en peu de mots : la grande-duchesse a donné le commandement de ses troupes au général Boum. En passant une revue, elle remarque un soldat de haute et de belle prestance. C'est le soldat Fritz, dont elle fait son favori. Il devient presque en un clin d'œil sergent, comte, général en chef, et il remplace Boum. Une conspiration s'ourdit contre lui; mais il détruit lui-même sa fortune en préférant épouser la petite paysanne Wanda, qu'il aime, plutôt que d'accepter les faveurs que lui offre la grande-duchesse. Fritz est l'objet de mille mystifications pendant la première nuit de ses noces. On lui donne successivement des aubades, des charivaris; enfin, on le force de se mettre à la tête d'une troupe de soldats et d'aller attaquer un château voisin. Là, on le prend pour un galant, et il est roué de coups. Il perd toutes ses dignités. Le baron Grog lui succède un moment; mais, en apprenant que cet homme est marié et père de quatre enfants, la grande-duchesse lui enlève le panache, symbole du commandement, et le rend au général Boum.

On voit donc que, à proprement parler, il n'y a là ni une pièce intéressante, ni même une comédie bouffonne, pas même une de ces arlequinades que Riccoboni et Romagnesi savaient si bien faire à la fin du siècle dernier. C'est uniquement la représentation, la mimique surtout, qui excite l'hilarité des spectateurs. Ce qu'on appelle les *cascades* des acteurs joue le rôle principal dans les pièces de ce genre. Quand on est si peu délicat dans le choix de ses plaisirs, on a perdu le droit de se montrer difficile pour la partie musicale. Toutes les trompettes de la renommée ont sonné une fanfare en l'honneur du compositeur. Nous ne voyons rien dans la partition qui ait, musicalement parlant, assez de valeur pour être détaché du cadre théâtral. Nous nous contenterons de citer les morceaux les plus applaudis à la scène : ce sont, dans le premier acte, les couplets du *Piff paff*, la *Chronique de la Gazette de Hollande*, les couplets du *Sabre de mon père*, la chanson : *Allez, jeunes fillettes*, le rondo : *Ah! que j'aime les militaires;* dans le second acte, l'air des billets doux, le récit de la bataille, le duo entre la duchesse et Fritz, le *Carillon de ma grand'mère*, qui est une sorte de bacchanale échevelée. Dans le troisième acte, les couplets : *Tout ça pour que cent ans après;* le quintette : *Sortez de ce couloir;* le chœur des conjurés, parodié sur la *Bénédiction des poignards*, des *Huguenots;* la *Légende du verre*, etc. Les acteurs font personnellement trop de frais dans cette pièce pour n'avoir pas partagé les lauriers de M. Offenbach et de ses collaborateurs. C'est, en première ligne, Mlle Schneider, qui, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, aura joui de la gloire qu'a obtenue Mlle Mars dans la première. Les goûts changent et se ressemblent peu. Ce sont ensuite : Dupuis, Couderc, Grenier, Kopp, Baron, Gardel, Mlles Garait, Legrand, Morosini, Véron et Maucourt.

GRAND, village et commune de France (Vosges), cant., arrond., et à 22 kilom. de Neufchâteau; 1,256 hab. Les ruines imposantes découvertes sur le territoire de Grand prouvent que ce village remonte à une haute antiquité, bien qu'il n'en soit fait mention ni dans l'*Itinéraire d'Antonin*, ni dans la *Notice des Gaules*, publiée sous Honorius. Les Romains en firent un important établissement militaire. Saint Elaphe, saint Eucaire et saint Libaire y souffrirent le martyre par ordre de l'empereur Julien. Ruiné par les barbares au Ve siècle, il fut brûlé et saccagé de nouveau à la fin du XVIe siècle. On y a découvert de nombreuses antiquités de toute sorte, notamment des médailles, des inscriptions, des autels votifs, des statues, des fragments de colonnes, des bas-reliefs, des parties bien conservées de bains, de portiques, d'aqueducs, et surtout les restes d'un vaste amphithéâtre égalant presque en proportions ceux de Nîmes et de Capoue. Ce monument gigantesque servait à la fois de théâtre et d'amphithéâtre. La tour carrée de l'église paroissiale de Grand est antérieure au corps de l'édifice, et paraît avoir servi de forteresse.

GRAND (Pierre), magistrat, né à Paris en 1802. Il était étudiant en droit et affilié aux carbonari, lorsqu'il publia une brochure intitulée le *Cri de la France*, qui le fit exclure pour deux ans de toutes les facultés du royaume. Reçu licencié en 1824, il alla exercer la profession d'avocat à Paris, fut suspendu pour un discours qu'il prononça lors des funérailles du conventionel Laignelot, collabora à l'*Année française*, signa, en 1830, la protestation des journalistes, et devint, après la révolution de Juillet, un des aides de camp de La Fayette. M. Grand entra ensuite dans la magistrature, remplit les fonctions de procureur du roi à Charleville, à Rocroi, à Sedan, et obtint un siége de conseiller à la cour de Metz. On a de lui un ouvrage intitulé : l'*Organisation politique de la France* (1825).

GRANDAMI (Jacques), savant jésuite français, né à Nantes en 1588, mort en 1672. Il s'adonna à l'enseignement, s'attacha à l'étude de la physique et de l'astronomie, et s'efforça, par des raisons excellentes au point de vue de l'orthodoxie catholique, mais sans aucune valeur au point de vue scientifique, de défendre la thèse de l'immobilité de la terre. Nous citerons parmi ses écrits : *Nova demonstratio immobilitatis terræ petita ex virtute magnetica* (La Flèche, 1645, in-4o); *Tabulæ astronomicæ* (Paris, 1665); *Ratio supputandarum eclipsium solis* (Paris, 1668); *Chronologia christiana* (Paris, 1668, 3 vol. in-4o).

GRAND D'AUSSY (LE), romancier et historien. V. LEGRAND.

GRAND-BARRAGE s. m. Comm. Sorte de linge ouvré fabriqué en Normandie.

GRAND-BASSAM. V. BASSAM (GRAND-).

GRAND-BEAU s. m. Comm. Perle factice soufflée avec du cristal teint.

GRAND-BOURG (LE), bourg de France (Creuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Guéret, près de la Gartempe; pop. aggl., 613 hab. — pop. tot., 3,060 hab. Fabrication de toile. Commerce de bestiaux et de grains. L'église, construction du XIIIe siècle, renferme le tombeau et la statue de son fondateur, Guillaume de Salagnac, mort en 1277. Aux environs, dans un site très-pittoresque, ruines de l'ancien château du maréchal de Xaintrailles.

GRAND-BOURG ou **MARIGOT**, ch.-l. d'arrond. et de l'île française de Marie-Galante; 6,992 hab. Tribunal de 1re instance, justice de paix, chambre d'agriculture, écoles primaires de garçons et de filles, hospice, maison de correction. L'accès de la rade est difficile, à cause de la ceinture de rochers qui l'entoure. Un phare, élevé à 14 mètres au-dessus du niveau de la mer, projette une lumière blanche. L'arrond. de Grand-Bourg comprend 1 cant., 3 comm. et 14,294 hab.

GRAND-CAEN s. m. Comm. Sorte de toile de Bretagne.

GRAND-CAMP, village et comm. de France (Calvados), cant. d'Isigny, arrond. et à 31 kilom. de Bayeux; 1,529 hab. Au N. de Grand-Camp, roches du même nom. Petit phare. Etablissement de bains de mer. Château.

GRAND-CHAMP, bourg de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. de Vannes; pop. aggl., 690 hab. — pop. tot., 3,923 hab. « La partie N. du vaste territoire de Grand-Champ, dit M. Cayol-Delandre, a dû être autrefois hérissée de monuments druidiques, à en juger par ce qu'il en reste encore aujourd'hui.

» A 1 kilom. au N. de Loperhet (6 kilom. au N. de Grand-Champ), sur le sommet d'une colline rocheuse, se trouve un beau dolmen, dont la table, 5 mètres de longueur, 2m,20 de largeur, 1m,50 d'épaisseur, repose sur deux longues pierres couchées. Près de ce dolmen, plusieurs pierres gisantes portent aussi des cuvettes ou excavations.

» Si l'on se dirige delà vers le cabaret de la Croix-de-Bois (1 kilom. plus loin), on traverse une vallée coupée par un ruisseau, puis on gravit une montagne couronnée d'un bois taillis. Quelques petits menhirs encore debout et un très-grand nombre d'autres renversés annnoncent que ce lieu fut jadis consacré. La hauteur de ces menhirs varie de 6 à 7 mètres. De ce point élevé, on domine une vaste lande, toute parsemée de menhirs abattus; et, en parcourant cette plaine de bruyères et d'ajoncs, on découvre des blocs énormes, étrangement empilés, quelquefois en désordre. Entre ce point et le village de Larouste, situé à peu de distance de la limite orientale de la commune, à l'E. de la route de Vannes à Napoléonville, on trouve une foule de peulvens de grande dimension, renversés sur la bruyère, et, ce qu'il faut remarquer, c'est que le terrain fournit beaucoup de quartz, et que tous ces monuments sont en granit. »

Grand-Champ fut, pendant la Révolution, l'un des centres d'opération des chouans.

GRAND-CHAMP, village de Suisse, cant. et à 7 kilom. de Neufchâtel, sur la Reuse; 200 hab. Ce petit village est devenu le centre d'une singulière activité intellectuelle. Les restes d'une ancienne grande fabrique d'indienne ont été appropriés successivement à plusieurs établissements de bienfaisance. Le plus ancien en date est un hôpital de douze lits, transformé maintenant en asile pour des incurables. Il remonte à l'année 1842. En 1848, M. Philippe Bovet ouvrit un second établissement, un orphelinat pour des enfants des deux sexes, comptant actuellement quarante enfants. En 1866, une dame de Boudry ouvrit un établissement destiné aux institutrices sans place. Il s'y est joint successivement une caisse de retraite pour les institutrices âgées et pauvres, des cours spéciaux pour la préparation de jeunes institutrices pour l'étranger, etc. Enfin, sous la protection de M. Félix Bovet et de quelques autres amis de l'instruction libre, un instituteur distingué de la Suisse française, ancien rédacteur de notre journal l'*Ecole normale*, M. Paroz, est allé fonder dans ce même coin de terre privilégié une école normale libre, qui fait concurrence à la section de pédagogie établie par l'Etat dans l'Académie de Neufchâtel. Cette courageuse entreprise a obtenu un succès qui prouve le prix qu'on attache dans ce petit pays à la diffusion de l'instruction populaire.

GRAND-CHANTRE s. m. Premier chantre d'une cathédrale